

# L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 15. — 13 JUILLET 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LA GALERIE DU TRAVAIL. — HINDOUS TISSANT DES CHALES.



## LA GALERIE DU TRAVAIL

Il s'agit, on le sait, de la galerie appelée sur les plans de l'Exposition du Champ-de-Mars *galerie de l'École militaire*. A son extrémité orientale s'élève le trophée de tubes de cuivre d'un diamètre formidable de la maison Laveyssière, et à son extrémité ouest la pyramide de barils et de bouteilles des Pays-Bas et le trophée des Indes néerlandaises. Le long du mur, les grandes orgues de Stolz frères et de deux ou trois autres facteurs; au milieu, des tours, métiers divers, balanciers, presses à frapper des médailles, à estamper des bijoux, et nombre d'autres engins moins bruyants, mais non moins curieux.

La merveilleuse puissance de la division du travail, qui permet de livrer à des prix dérisoires des objets qui, sans son secours, exigeraient plusieurs journées de labeur, est ici mise en pleine lumière pour le bénéfice de qui sait voir comme de qui sait acheter. On y constate, il est vrai, l'absence de quelques industries bien intéressantes; mais si cette absence est regrettable, il reste encore amplement de quoi occuper l'attention de l'observateur et des éléments d'instruction précieux et très-divers.

Faisons donc en ceci comme le public, qui ne se lasse pas d'admirer, se fait expliquer les procédés de fabrication, la composition des matières premières, leur provenance, leur origine, et achète avec entrain les objets qu'il voit fabriquer sous ses yeux et, en quelque sorte, exprès pour lui. C'est le vrai moyen de tirer tout le profit possible de ce qui est.

Les ateliers de bijoux en doublé sont, je crois, les plus nombreux et les plus constamment achalandés; ce qu'ils débitent journellement de boutons de manchettes, de bagues, de porte-bonheur, de médaillons est incalculable. Ici se fabriquent des briquets (triste retour du monopole des allumettes chimiques!); là, des colliers en perles soufflées, des waterproofs, des boutons de nacre, des pipes en écume de mer et des bouquins d'ambre. Voici un métier à barre d'où se déroulent de longs rubans illustrés de vues de l'Exposition ou de tout autre sujet de circonstance. Plus loin, des dentellières normandes réunissent sur leurs *carreaux* des milliers d'épingles, au grand et candide ébahissement des profanes; dans le voisinage, des brosiers, des vanniers; des fabricants de sachets pour bonbons, de fleurs en émail, en papier, en plumes, de porte-monnaie, depuis la préparation du cuir jusqu'à l'adaptation du fermoir métallique, de porte-plumes, de boîtiers de montres.

Vient ensuite la broderie à la main, puis la broderie au métier...

Mais n'oublions pas la fabrication des châles de l'Inde, qu'entoure une foule profondément intéressée. Nous avons eu déjà l'occasion de parler du long travail exigé par cette fabrication, à propos de l'exposition du prince de Galles. Ici deux Hindous nous en donnent la démonstration pratique. L'un tisse la laine des précieuses chèvres de Kashmyr sur le métier primitif conservé obstinément par les ouvriers hindous; l'autre s'empare des bandes d'étoffe ainsi obtenues, longues d'environ 30 centimètres, et les coud ensemble, avec une précision telle que, le châle terminé, on ne peut découvrir aucune trace de couture.

Non loin du métier de ces mélancoliques et intelligents enfants de l'Inde, la taillerie de diamants de Roulina, que nous avons signalée, attire à son tour une foule de visiteurs étonnés de la complication de travaux que comporte la *taille* du diamant. Après cela défilent des ateliers d'éventaillistes, de filets à la main, de coutellerie en ivoire, une fabrique de médailles en *ivorine* minérale. Il paraît que cette « ivoirine » serait une composition de pierres pulvérisées, réduites en pâte et séchées ensuite, ayant sous cette nouvelle forme le poli de l'ivoire. Une presse Thonnellier frappe aussi des médailles, mais d'autre sorte, à quelques pas de l'*ivorinier*.

Un métier à bas, sans couture, fonctionne également dans cette galerie; un autre fabrique des chapeaux de paille. Voici un atelier complet de décorateur sur porcelaine, avec sa moufle pour cuire la porcelaine une fois peinte, ainsi que nous l'expliquions dans notre article sur la *Manufacture de Sévres*. Viennent ensuite un graveur sur métaux, un graveur sur verre, un tabletier en os; des tresses métalliques et des fausses tresses de cheveux; un opticien fabricant de lorgnettes, un fabricant de verres achromatiques, un souffleur de verre, un fabricant de petits objets en verre étiré à la lampe et au chalumeau comme on n'en faisait plus chez nous depuis un demi-siècle; des fabricants de jouets, de bijoux en filigrane, de papier à lettres et d'enveloppes, et un second et dernier ivoirier. — C'est à peu près tout.

Cette galerie du travail offre au public de véritables cours pratiques d'industrie parisienne; car non-seulement on voit *faire*, mais encore, s'il reste quelque obscurité dans l'esprit, il suffit de demander aux ouvriers ou aux ouvrières qui y sont occupés, et qui paraissent avoir été choisis pour cette éventualité, les renseignements les plus circonstanciés sur leur

travail: ils les fournissent avec la meilleure grâce et la plus sincère exactitude.

A. B.

## IMPRESSIONS D'UN FLANEUR

A L'EXPOSITION

Le seul véhicule auquel je me confie avec plaisir, quand je vais à l'Exposition, c'est le bateau, — mouche ou hirondelle, peu m'importe, si je suis sûr que l'un n'avalera l'autre sous aucun prétexte.

Deux raisons principales me portent à cette préférence. La première, c'est qu'on n'est point cahoté sur la route parcourue par le bateau, et qu'il ne soulève pas dans sa course un nuage ininterrompu de poussière aveuglante. La seconde, c'est que le trajet ne coûte que quatre sous en monnaie de France.

— Mais, m'objectera-t-on, pour que ce moyen de transport soit tout à fait avantageux, il faut avoir sa demeure... au coin du quai ou dans les environs. — Sans doute. — Et le retour? — Ah!... le retour?... Je n'ai pas prétendu retourner par cette voie agréable, et je ne crois pas l'avoir jamais fait, faute de patience ou par crainte de suffocation.

\*  
\*\*

Le retour s'effectue toujours sans difficultés insurmontables; le tout est de savoir attendre. Ce n'est pas si difficile après tout. Le séjour au Champ-de-Mars ou au Trocadéro, si l'on a franchi, sans accident, le Sahara qui sépare ces deux points extrêmes de l'Exposition, offre toutes les séductions imaginables, même celles auxquelles un estomac délabré sera toujours le plus sensible.

Sans doute les *extorsionists*, comme les ont justement baptisés les enfants terribles de la perfide Albion, sont à éviter; mais on les évite, avec un peu de pratique. Récemment je me suis *refait* — pour ne l'être point par d'autres — au restaurant Duval qui tourne le dos à l'École militaire, et je ne m'en suis pas mal trouvé du tout.

Une famille anglaise, aux prises avec une de ces servantes accortes et propres, que vous savez, au sujet de l'interprétation à donner aux propositions du *bill of fare*, ne s'est pas mal trouvée non plus de mon intervention sans laquelle, en dépit du regard de vautour que lançait à la pauvre fille la mère de famille indignée de tant d'ignorance, elle risquait de ne point dîner à son goût.

Mais n'insistons pas.

\*  
\*\*



Les servantes de la maison Duval ne sont pas polyglottes, hélas ! mais elles sont bien excusables. Il est rare pourtant que, même là, en ne demandant rien de trop extraordinaire, vous ne soyez pas immédiatement servi selon votre désir.

Dans beaucoup de restaurants, en ville comme à l'Exposition, on trouve des garçons, entendant fort bien plusieurs langues et y répondant convenablement ; mais pas dans tous : ce serait trop exiger.

Ces braves garçons y mettent, d'ailleurs, toute la bonne volonté possible, une bonne volonté qui frise le dévouement. J'en ai vu qui ne vont à travers les salles qu'armés de plusieurs *Guides de la conversation*, non pour entendre : ils entendent tout, je le répète, mais pour annoncer, dans la langue du client, le mets qu'il a demandé.

Et dire qu'aucun ne songe à concourir pour le prix Langlois, ni ne compte sur la moindre médaille !...

\*  
\*\*

Il va sans dire qu'avant de chercher à tuer le temps, en attendant l'heure propice du retour, j'ai fait comme un autre un kilomètre ou deux à travers les galeries, et passé deux heures ou trois mollement assis, pour ne pas dire couché, sur l'un des sofas que l'administration a semés de place en place, sans trop de parcimonie, mais aussi sans hâte.

Croyez-vous que je ne voie rien de l'Exposition, parce que je reste une heure assis au milieu de la même salle ? Cette exposition vivante d'une foule composée de spécimens de toutes les nations du monde et de toutes les classes, depuis la jolie bonne parisienne, en bonnet de linge et en tablier blanc jusqu'au puissant mandarin chinois avec sa longue queue nattée, dont le flot toujours grossissant monte et descend sans cesse, croyez-vous qu'elle ne constitue pas une des curiosités de l'Exposition et une des plus grandes, pour un esprit bien fait — comme le mien ?

J'ai un voisin qui dort, un autre feuilletonne nonchalamment un journal illustré, moi j'étudie, et nous nous reposons tous : chacun prend son plaisir où il le trouve, quand il le trouve.

\*  
\*\*

L'Exposition de Paris a longuement et savamment parlé, dans son n° 7, à ce que je vois, de la grande salle des fêtes du palais du Trocadéro. J'en suis bien aise ; c'est autant de fait.

Cette vaste rotonde, éclairée par neuf grandes fenêtres lobées, avec sa voûte lumineuse d'où se détachent les lettres R F, encadrées de chêne et de laurier, est, ma foi ! d'un bel effet. La scène s'ouvre en forme de conque, entre deux colonnes sup-

portant des *Renommées* distribuant des couronnes avec une libéralité infatigable et ornées d'écussons sur lesquels on lit ces inscriptions encourageantes : « Honneur aux sciences ! Gloire aux arts ! » Au-dessus de la scène règne une large frise représentant la France appelant toutes les nations au grand concours.

La salle contient 5,000 places où l'on est commodément et d'où l'on voit, dans la perfection, jusqu'aux moindres recoins de la scène. Pour ce qui est d'entendre, c'est une autre affaire : on entend trop presque partout.

Quelque habiles et savants que soient les architectes du Trocadéro, ils se sont trompés en demandant aux ondulations lumineuses le secret des ondulations sonores, — pas de beaucoup, en somme, et peut-être le mal est-il déjà réparé.

\*  
\*\*

On sait que les concerts ont été inaugurés dans cette grande salle le 6 juin, et que, le 19, c'était le tour de la Société orchestrale de la Scala de Milan. Malgré les obstacles, malgré une pluie diluvienne, qui n'a pas cessé de la journée, l'orchestre de la Scala a débuté par un triomphe. Je n'en ai pas été surpris du tout.

X. RAMBLER.

## L'EXPOSITION ESPAGNOLE

Une courte station, avant tout, devant la façade *caractéristique* de la section espagnole.

Cette façade est surtout caractéristique en ceci qu'elle rappelle que l'Espagne n'a pas, n'a jamais eu d'architecture ; elle s'est, suivant l'expression d'un critique éminent, emparée sans façon des dépouilles du vaincu, du Maure, en un mot comme en cent ; à peine y a-t-elle ajouté, par ci par là, le produit d'emprunts faits, avec réserve d'ailleurs, à l'Italie et à la France. Il s'ensuit que la façade espagnole est un élégant spécimen de cette architecture mauresque, avec ses colonnettes légères supportant toute une façade, ses arcades en fer à cheval dont la monotonie est habilement rompue par les arcades ogivales des galeries intermédiaires, dont ses architectes ont emprunté avec intelligence les éléments à l'Alhambra, à l'Alcazar de Cordoue et à divers autres édifices de la même époque.

Elle peint ses maisons des plus vives couleurs, a dit Victor Hugo en parlant de Grenade. Les peintures, les gaufrures, les sculptures, les faïences qui ornent la façade espagnole donnent une idée exacte

de ce qu'elle faisait de ses palais. Les architectes madrilènes n'ont rien sacrifié à la fantaisie : on leur a demandé une façade caractéristique, et ils l'ont fournie en conscience et à leur gloire, après tout.

Franchissons maintenant la voûte en fer à cheval de la porte d'entrée. L'exposition espagnole est divisée en quatre salles. Dans la première, nous remarquons d'abord l'exposition de l'Institut de géographie et de statistique de Madrid ; celles des principaux libraires classiques, notamment de MM. Bastinos, de Barcelone, de la *Ilustracion espanola y americana* et de l'*Imparcial* de Madrid ; des pianos d'une excellente facture, des photographies, des billards, etc.

Nous rencontrons plus loin des faïences plus remarquables que nous ne nous y attendions, des tissus de coton à bon marché et des tissus précieux, des éventails de quatre sous vendus seulement un franc. (— Mais, monsieur, nous en avons de plus chers...) La cordonnerie espagnole expose de véritables chefs-d'œuvre et nous n'entendons parler ici que de l'art illustré par saint Crépin, et non pas de ces merveilleux tableaux en relief, naturellement, que certains de ses disciples de toutes les Espagnes ont exécutés avec des morceaux de semelles hors de service. La vannerie fait ici une excellente figure, ce qui ne nous étonne pas ; et l'art de préparer les cheveux aussi, progrès plus récent.

La quatrième salle est réservée à l'exposition du ministère de la guerre, avec un coin pour celle du corps national des ingénieurs des ponts et chaussées. C'est la plus intéressante. C'est dans cette salle, organisée par une nation éminemment, trop éminemment belliqueuse, qu'on peut étudier, avec plus de fruit que sur n'importe quel point du Champ-de-Mars, l'art de la guerre. Voici des modèles réduits de forts, de redoutes, de campements, d'infirmes de campagne, du service des subsistances ; des pièces de campagne et de siège, en acier et en cuivre, et des armes de toute catégorie et de toute forme ; des mulets tout harnachés et bâtés, chargés de *cantines* contenant des pharmacies ou des appareils télégraphiques, de cacolets, etc., et conduits par des soldats de l'artillerie, du génie, des équipages militaires. Voici des mannequins revêtus de tous les costumes de l'armée (tenue de campagne), fantassin de ligne, chasseur à pied, chasseur à cheval, artilleur, hussard, lancier, garde royal, gendarme, douanier, soldats des diverses armes de l'administration. Plus loin, des cordages et des poulies, puis des plans, dessins, modèles d'organes cinématiques, échantillons géologiques, etc.







CONCOURS D'ANIMAUX VIVANTS. — TAUREAU, RACE DURHAM.

Dans la galerie des machines, M. le marquis de Riscal expose une magnifique collection de cocons d'*Attacus Ya-ma-mai* (ver à soie du chêne). Nous y voyons encore des machines à coudre, des machines

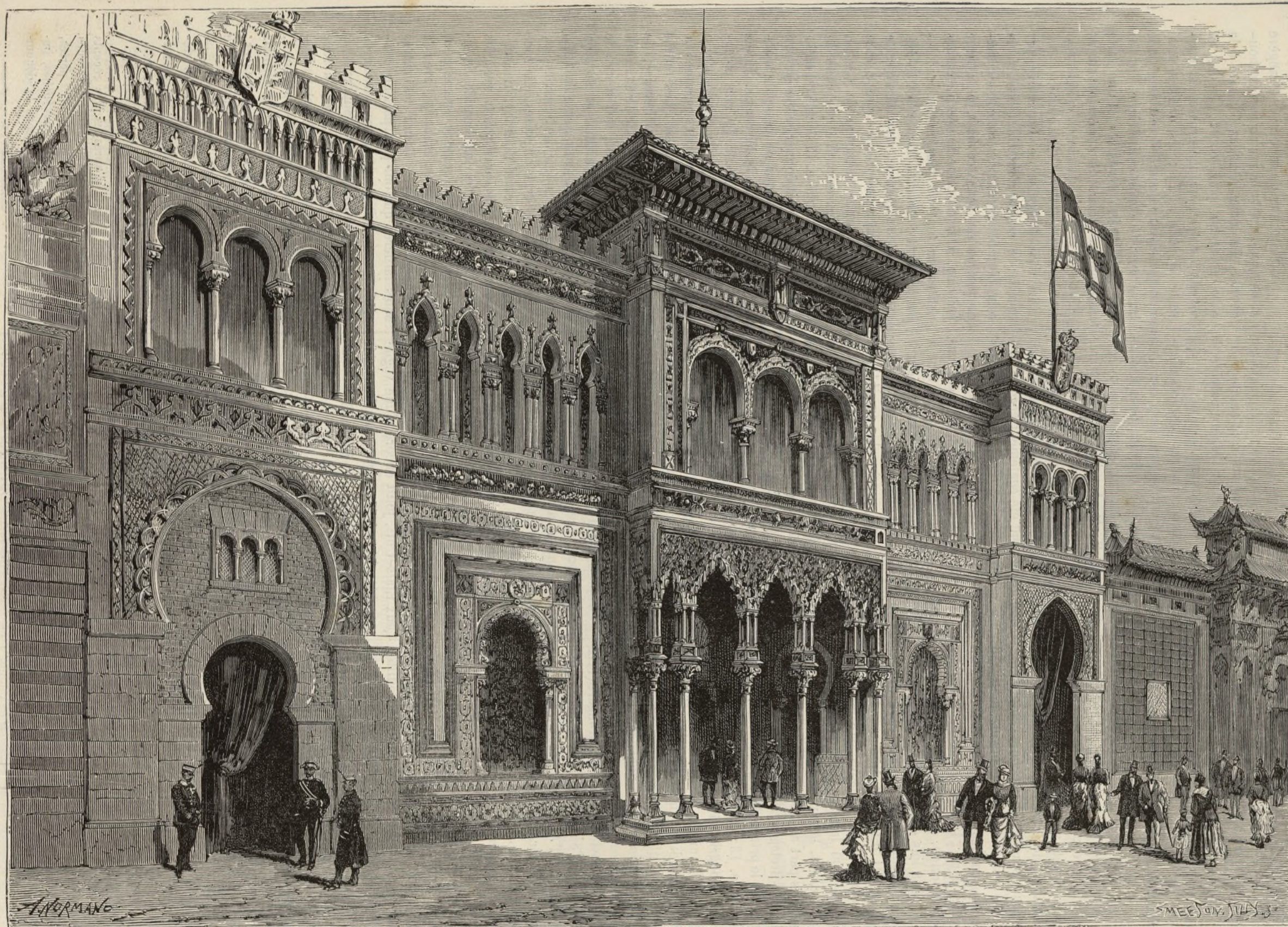
propres à fabriquer le chocolat, des bougies stéariques, des échantillons de minerais divers, etc. Parmi les produits alimentaires, les chocolats, les cacaos, les vins, les liqueurs, les tabacs et les cigares

de Cuba sont exposés à profusion. Le pavillon agricole que l'Espagne a élevé dans le parc du Champ-de-Mars est fort riche aussi en produits naturels, parmi lesquels les vins dominent toujours.



LE BOUILLON DUVAL DANS LE PARC DU CHAMP-DE-MARS.





LA RUE DES NATIONS. — FAÇADE ESPAGNOLE.





Enfin l'exposition de l'art rétrospectif espagnol, au Trocadéro, qui a été inaugurée le 21 juin, est des plus remarquables; mais nous y reviendrons à loisir.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

## LE CONCOURS D'ANIMAUX VIVANTS

Ainsi que nous l'avions annoncé, un splendide concours international d'animaux vivants a eu lieu sur l'esplanade des Invalides, du 7 au 18 juin, avec le succès le plus complet. Le concours comprenait : 1,700 animaux d'espèce bovine, dont 386 de provenance étrangère; 825 d'espèce ovine, dont 242 de l'étranger; 381 d'espèce porcine, dont 127 de l'étranger; enfin 2,668 lots d'animaux de basse-cour se décomposant comme suit : 1,461 coqs et poules, 91 dindes et dindons, 49 oies, 133 canards, 18 pintades, 518 pigeons et près de 400 lapins. Voici quel est, par nationalités, le chiffre des exposants qui ont pris part au concours : France, 461; Grande-Bretagne, 147, dont S. M. la reine et S. A. le prince de Galles; Belgique, 39; Hollande, 13; Italie, 12; Suisse, 10; Autriche-Hongrie, 6; Danemark, 2; Portugal, 1. L'unique exposant portugais est M. Gagliardini, directeur de la ferme-école de Cintra.

Voici maintenant le nom des principaux lauréats :

Espèce bovine. — Section étrangère (Prix d'honneur d'ensemble). MM. W. Mac-Combie et Rilly, d'Aberdeen (Ecosse), pour leur groupe de race Aberdeen-Angus. — Section française. M. Ferdinand Clair, à Mars (Nièvre), pour un groupe d'animaux de race charolaise.

Espèce ovine. — Section étrangère. Lord Walsingham, de Merton Hall (Norfolk), pour un lot de race Southdown. — Section française. M. le comte de Bouillé, à Villars (Nièvre), pour un lot de même race.

Espèce porcine. — Section étrangère. M. Sexton, d'Ipswich : race Suffolk blanche. — Race française. M. Poisson, directeur de la ferme-école de Laumoy (Cher).

Le prix d'honneur pour les animaux de basse-cour a été remporté par M. Lemoine, à Crosne. (Seine-et-Oise).

En outre, des prix d'aptitude étaient offerts par la Société des agriculteurs de France. Ils ont été décernés comme il suit : — Pour l'espèce bovine, le prix des races de boucherie est échu à M. Mac-Combie déjà cité; celui des races laitières à M. Bosse, directeur de l'asile de Bailleul (Nord); celui des races de travail à M. Caillaud, à Chatenet (Haute-Vienne). — Pour l'espèce ovine : à lord Walsingham, déjà nommé,

pour races de boucherie étrangères pures; à M. Lefèvre-Poisson, à Artenay (Loiret), pour races métis-mérinos; à M. Wallet, à Gannes (Oise), pour un lot d'animaux de race Dishley. — Pour l'espèce porcine, à M. Poisson, déjà nommé.

Des prix extraordinaires pour lots d'ensemble, représentés par des vases de Sèvres, ont de plus été distribués à dix-sept exposants parmi lesquels nous remarquons S. M. la reine d'Angleterre, Lady Pigot, la Société du Bas-Simmenthal (Suisse), M. Teisserenc de Bort fils, etc. Enfin plusieurs médailles et des mentions honorables ont été également accordées à un certain nombre d'exposants dans les quatre sections.

Ce concours, avons-nous dit, a été magnifique. A notre avis, il a été tout à l'honneur de l'élevage français et a montré que depuis vingt ans la France a fait, dans cette voie, des progrès plus sensibles et plus constants qu'aucun autre pays. La comparaison de nos produits avec ceux de l'Angleterre le prouve, et le prouve si évidemment, surtout dans les races de boucherie de l'espèce bovine, que les partisans les plus opiniâtres des éleveurs anglais ont dû le reconnaître, en se donnant, toutefois, la stérile satisfaction de nier que les types présentés au concours fussent les plus beaux que possède la Grande-Bretagne.

Un mot maintenant des principales races qui ont figuré aux Invalides.

Voici d'abord la race à courtes cornes ou Durham, race de boucherie par excellence, dont on a vu fréquemment payer des sujets plus de 100,000 fr. Ses qualités principales sont : une grande précocité, des dispositions extraordinaires à l'engraissement et la réduction du squelette, qui laisse plus de place à la viande pour se développer. Cette race, introduite en France et en Belgique, puis au Canada et aux États-Unis, jouit encore d'une vogue considérable en Amérique. En France, il ne reste plus que de rares spécimens purs de race Durham. Unie à la race mancelle, elle a fourni des types qui, sous le nom de Durham-Manceau, peuvent rivaliser avec les meilleurs types anglais, aussi bien pour l'ensemble de leurs qualités que pour l'élégance des formes.

Une race anglaise bien remarquable et, d'ailleurs, très-estimée, la race Hereford (corps très-développé, jambes courtes, poil long, rouge pur ou nuancé, avec face blanche), n'était représentée au concours que par un seul sujet, exposé par la reine d'Angleterre, et qui a obtenu un prix. Les Sussex et les Devon n'y comptaient pas beaucoup de représentants non plus. Par contre, les races sans cornes y étaient en nombre, notamment les

Aberdeen et les Angus, qui ont remporté le prix d'honneur de la section étrangère et le prix d'aptitude pour races de boucherie. La race d'Angus (Écosse) a la robe noire au poil court, luisant et soyeux; la tête, un peu grosse, est couverte de poils touffus; les oreilles aussi sont grosses et velues; elle est de grande taille avec le corps cylindrique, le dos droit, les jambes moyennes et une forte charpente osseuse. Son développement est très-rapide; la viande qu'elle fournit est abondante et de bonne qualité.

La race française de boucherie par excellence est la race charolaise, à la robe d'un blanc crémeux, au corps cylindrique, au dos large et droit, à la large poitrine, à la tête fine armée de cornes petites ou tout au plus moyennes; les jambes sont courtes et la culotte très-développée. Bonne pour le travail aussi, cette belle race est aussi précocité que la race Durham et donne beaucoup de viande, qui est de meilleure qualité que celle de la célèbre race anglaise. Ces qualités, enfin reconnues, ont fait donner à son élevage un développement qui ne cesse de s'accroître, surtout dans le Nivernais. Elle a obtenu le prix d'honneur. La race nivernaise est une variété de la précédente, à laquelle les éleveurs sont parvenus à donner une grande finesse. Les autres races de boucherie, la parthenaise, la garonnaise, la comtoise, celle de Salers et surtout la race limousine, qui a valu le prix d'aptitude à M. Caillaud et un prix extraordinaire à M. Tasseirenc de Bort fils, étaient représentées par de beaux types.

Les races laitières anglaises, la race d'Ayr, de Jersey et d'Alderney, ne sauraient rivaliser de tous points avec les nôtres : la normande, la flamande, la tarentaise; la vache bretonne même peut lutter, et souvent avec avantage, avec la célèbre vache d'Ayr. Parmi les autres bêtes laitières qui ont pris part au concours, nous citerons encore : les races bernoise, fribourgeoise, de Simmenthal et de Schwitz, pour la Suisse; la race hollandaise, pour les Pays-Bas et la Belgique; les races de Fionie, d'Angel, etc., petites vaches maigres et nerveuses, mais excellentes laitières, des pays scandinaves; divers types des races du Piémont, de Reggio et des Pouilles, pour l'Italie. — C'est à la race hollandaise qu'a été décerné le prix d'ensemble des races laitières.

O. RENAUD.

(A suivre.)

On compte à Paris, d'après les plus récents documents statistiques, 2,120 rues, 128 avenues ou boulevards, 350 passages, 57 portes, 45 quais et 28 ponts; avec ça des ruelles, impasses, etc., dont nous négligeons le dénombrement.



## LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE<sup>1</sup>

(Suite.)

## L'ITALIE

Un certain nombre de toiles, dans les salons de l'exposition italienne, sont consacrées à des scènes ou à des paysages nationaux; il y en a peu au total, et la proportion des vues de Venise est beaucoup trop considérable; je m'étonne par exemple qu'étant de Turin, comme M. Delleani, on ne trouve rien de mieux à nous présenter qu'une *Fête sur le grand canal*. Parmi les autres scènes italiennes, nous remarquons plusieurs mariages, par MM. di Chirico, Faccioli et Mantegazza; des baptêmes de MM. Jacovacci, Pio Joris et Pastoris; des scènes diverses de MM. Saporetti, Ponticelli, Favretto, Ciardi, Santoro, Coen, Cecchini, etc.; le *Retour de la fête de la Vierge de l'Arc*, du chevalier P. Mancini, et le *Retour de la fête de Montevergine*, de M. Sindici Stuart Paca, qui se ressemblent un peu trop, quoique isolément remarquables. Tout cela, avec quelques autres dont nous aurons à nous occuper plus spécialement, ne constitue pas un art national, et les artistes italiens n'ont aucune excuse à invoquer pour l'abandon qu'ils font non-seulement des traditions de leurs ancêtres, mais encore des modèles que leur offre leur pays, si fécond en chefs-d'œuvre immortels, en scènes pittoresques, en beautés naturelles.

Voici par exemple M. de Nittis, un habitué des salons parisiens; c'est par exception qu'il traite quelque sujet italien; au Champ-de-Mars, nous ne voyons que sa *Route de Brindisi*, poudrée à blanc sous un ciel d'un bleu implacable, placée là, sans doute, comme contraste aux deux seuls tableaux de la collection que nous ne connaissions pas: *Westminster* et surtout *Canon-Bridge (City)*, magnifique effet de fumée et de brouillard habilement mélangés, avec ses vues de Paris et de Londres, par des temps douteux ou décidément pluvieux, pour transition. M. Pasini, autre Italien de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, expose onze sujets orientaux, excellents pour la plupart, et tous connus du public parisien. M. Vertunni est aussi un orientaliste distingué, quoique nous n'aimions pas beaucoup ses *Pyramides* et son *Sphinx* et que nous leur préférions son *Coucher du soleil au Vésuve* et même ses *Marais pontins*; il y a encore une *Scène orientale* du chevalier J. Ferrari qui est remarquable.

Nous signalerons ensuite quelques

scènes historiques assez bien traitées: l'*Arrestation de Jérôme Savonarole* de M. Achini; les *Derniers Moments de Marcus Brutus* de M. G. Simoni; le *Château de Haddon Hall envahi par les soldats de Cromwell* de M. Castiglione; *Raison d'État* de M. Didioni et *Napoléon répudiant Joséphine* de M. Pagliano, même sujet traité différemment: dans le tableau de M. Didioni, Joséphine, désespérée, repousse les consolations d'une dame d'honneur qui suit d'un regard d'indignation et de mépris un petit empereur bossu qui s'éloigne, insouciant du mal qu'il vient de faire. M. Pagliano, au contraire, nous montre un Napoléon qui, seul avec son impératrice en larmes, fait de louables efforts pour lui dorer galamment la pilule. Ces deux tableaux ne sont pas sans valeur, le dernier surtout, mais ils n'obtiennent qu'un succès de curiosité. — M. Pagliano expose, en outre, une petite toile de genre intéressante: la *Revue de l'héritage*, l'éternelle comédie jouée dans les appartements du mort par des héritiers vêtus à la mode de 1810.

Il nous reste à mentionner, outre quelques bons paysages italiens de MM. Calderini, Pittara et autres, le portrait du poète Manzoni, par M. de Notaris; celui de M. Gambetta, par M. Spiridon, pas absolument mauvais, c'est tout ce qu'on en peut dire; une *Charge de cavalerie* (24 juin 1866), du comte Rossi Scotti; une autre *Charge de cavalerie* et le *Marché aux chevaux* de Rome, de M. Fattori; la *Fille du marinier*, de M. A. Mancini; *Italie, 1856* (départ des volontaires), et un *Amateur d'antiquités*, de M. J. Induno; *Un fils naturel*, jeune mère inquiète allaitant, dans un coin de parc son enfant qu'une servante vient de lui apporter, de M. Tedesco; la *Via Flaminia*, de M. Pio Joris; la *Monferina*, de M. Vanutelli, etc.

L'Italie a, en somme, une bonne exposition de peinture; mais, où elle triomphe absolument, c'est dans son exposition de sculpture. Nous citerons avant toute autre pièce le splendide groupe en marbre du commandeur Monteverde: *Édouard Jenner inoculant le virus vaccin à un enfant*. Ce groupe, d'une exécution magistrale, débordant de sentiment, dont nous donnons d'ailleurs le dessin dans ce numéro, est une des meilleures pièces de l'exposition; son succès est immense, et une médaille d'honneur lui est certainement assurée. Dans la même salle, outre plusieurs autres statues ou groupes de M. Monteverde, nous remarquons la *Péri* et l'*Hipparchia*, de M. Tabacchi, et l'*Équilibre*, de M. Ximenès, curieux groupe de deux gamins qui se battent: le vainqueur, s'apercevant qu'il va perdre sa culotte, tient d'une main son adversaire collé au

mur, tandis que de l'autre il serre la boucle de la courroie qui lui sert de ceinturon.

Un autre groupe, en plâtre, de M. d'Orsi, intitulé *I Parassiti*, qui se trouve dans la salle du milieu, nous montre deux parasites ivres, l'un vautré sur un banc, l'autre assis, en proie à la somnolence abrutie de l'ivresse. Ce n'est pas « noble » assurément, mais c'est une bien belle œuvre, malgré cela, pleine de mouvement et de vie. Dans le voisinage, nous trouvons un *Pie IX* et un *Cromwell* de stature colossale, le premier de M. Pagliacetti, le second de M. A. Borghi; le *Cromwell* est assez remarquable.

Dans la galerie transversale qui sépare l'Italie de la Suède, nous remarquons un beau groupe de M. Civiletti: *Canaris à Scio*, et surtout le *Repos*, statue de jeune pifferaro couché et endormi, la tête appuyée sur un tronc d'arbre, œuvre charmante de tout point, la première de l'Exposition après le *Jenner* de M. Monteverde. Cette belle œuvre est de M. R. Belliazzi.

HECTOR GAMILLY.

(A suivre.)

## PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de l'ouverture de l'Exposition universelle, le *Morning Herald* de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), a publié en supplément un numéro extraordinaire, rédigé dans les deux langues anglaise et française, ayant exclusivement trait au grand événement du jour et à la part importante qu'y prend la colonie.

Dans le premier article de ce supplément, on rappelle que les colonies australiennes n'avaient pas encore été aussi formellement invitées à prendre part à une exposition internationale. C'est dans la lettre au comte de Carnarvon, contenant un résumé général des règlements français, que S. A. R. le prince de Galles exprima le désir que les divers gouvernements de l'empire colonial prissent une part active à ce grand concours de toutes les industries du globe.

La Nouvelle-Galles du Sud ne manqua point de répondre à l'appel. « Il eût été à désirer, dit le journal, que l'état de nos affaires politiques nous eût permis de consacrer plus de temps à la préparation de nos envois; mais il y a tout lieu de croire néanmoins que les échantillons des richesses naturelles de la Nouvelle-Galles du Sud, les spécimens d'habileté mécanique et de talent artistique exposés par nos fabricants attireront l'attention des visiteurs et donneront le désir de connaître davantage le pays des antipodes. »

Le *Morning Herald* entre à ce propos dans des détails intéressants sur cette colonie, ses productions naturelles, ses manufactures, son système de finances, d'instruction publique, etc.

La richesse de l'Australie, à part la recherche de l'or, consiste surtout dans l'élevage des bestiaux. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, les *squatters* possèdent des troupeaux de 20,000 à un million de moutons, ou de plusieurs milliers de

1. Voir les nos 10 à 14.



bêtes à cornes. On y compte actuellement 25,000,000 de moutons, (pour 600,000 habitants). Les béliers mérinos d'Australie, dont la généalogie est prouvée, valent actuellement de 500 à 12,500 fr.; les brebis de 500 à 5,000 fr.

Un beau mouton australien porteur d'une toison épaisse pèse environ 50 kilogr. La tonte annuelle de moutons de cette catégorie donne en moyenne 31 kilogr. et demi de laine lavée. Certains mérinos exceptionnels ont produit jusqu'à 7 kilogr. et demi de laine à carder (non lavée), mais la moyenne des produits sous cette forme est, en général, 6 kilogr. et demi.

Une des machines qui attirent le plus de curieux dans les galeries du Champ-de-Mars est une machine à fabriquer le papier : les visiteurs, en montant sur une plateforme, peuvent voir un ouvrier qui jette dans une cuve du vieux papier sale, crasseux, mais qui acquiert petit à petit une blancheur remarquable au fur et à mesure qu'il passe dans une série d'autres cuves où s'opère le lavage. Ce papier est alors réduit en pâte. Bientôt cette pâte s'épaissit et va enfin s'enrouler autour de cylindres qui lui donnent en même temps la fermeté, la souplesse et le poli d'une feuille de papier neuf.

Cette transformation se fait en très-peu de temps, et comme par miracle, aux yeux des personnes qui y assistent pour la première fois.

On peut voir dans la section russe de curieux échantillons de bois conservés à l'aide d'une préparation chimique dont nous ignorons les éléments. Quatre vieux poteaux télégraphiques, dressés dans le voisinage de la buvette russe pour témoigner de l'excellence du procédé, sont en effet dans un état de conservation parfaite après six ans de bons et loyaux services.



JENNER

Par M. Monteverde.

Dans la section anglaise d'horticulture, la hutte australienne, construite dans le style architectural le plus primitif, attire particulièrement l'attention. C'est bien là le modèle exact du grossier abri que le chercheur d'or s'est construit à la hâte, avec le secours d'une hache et d'une scie pour tout potage. Cette construction n'est pourtant pas entièrement dénuée de

pittoresque ni d'une certaine grâce sauvage, avec ses fougères australiennes étendant leurs feuilles comme des parasols au-dessus d'elle, qui sont elles-mêmes habitées par quelques magnifiques perroquets blancs qui ont l'air de s'y trouver comme chez eux.

Dans la galerie du mobilier est exposée une réduction des plus curieuses de Notre-Dame de Paris. L'ouvrier qui a effectué cette réduction y travaille depuis 1837. Il y a employé quarante-cinq mille petits morceaux de bois de noyer. Ceci n'est pas seulement un miracle d'art, mais aussi de patience, il faut en convenir.

L'arbre le plus vieux de Paris est un orme qui se trouve dans la principale cour de l'établissement des Sourds-Muets, rue Saint-Jacques.

Cet arbre atteint plus de trente mètres de hauteur et compte cinq mètres de circonférence au niveau du sol. Son tronc, droit et uni, a résisté aux attaques des insectes qui ont amené la destruction de bon nombre des anciens ormes de Paris. Il est surmonté d'une touffe de branches vigoureuses qui forment, lorsqu'elles sont couvertes de feuilles, une masse ronde et régulière représentant exactement en grand les orangers de nos jardins publics.

L'orme de l'établissement des Sourds-Muets est le dernier survivant des arbres faisant partie des plantations ordonnées par Sully, sous le règne de Henri IV, en 1605.

Il est donc plus âgé que l'acacia planté en 1635 par Vespasien Robin, arboriste du roi Louis XIII, au Jardin des Plantes, et qui n'existe plus, pour ainsi dire, qu'à l'état de squelette.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Sceaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



COMMENT CERTAINES GENS VOIENT L'EXPOSITION.



GARÇON DE RESTAURANT SERVANT DES ANGLAIS.





BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE

LES FLEURS NOUVELLES

Tableau de M. Perugini.